

Sans Famille

Par
HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'académie française

(Suite)

C'était à ce soin que s'occupait l'ingénieur de la mine, lorsque tout à coup il vit les eaux tourbillonner et se précipiter dans un gouffre qu'elles venaient de se creuser. Ce gouffre se trouvait sur l'affleurement d'une couche de charbon.

Il n'est pas besoin de longues réflexions pour comprendre ce qui vient de se passer : les eaux se sont précipitées dans la mine et le plan de la couche leur sert de lit; elles baissent au dehors: la mine va être inondée, elle va se remplir; les ouvriers vont être noyés.

Il court au puits Saint-Julien et donne des ordres pour qu'on le descende. Mais, prêt à mettre le pied dans la "benne", il s'arrête. On entend dans l'intérieur de la mine un tapage épouvantable: c'est le torrent des eaux.

—Ne descendez pas, disent les hommes qui l'entourent en voulant le retenir.

Mais il se dégage de leur étreinte, et prenant sa montre dans son gilet:

—Tiens, dit-il en la remettant à l'un de ces hommes, tu donneras ma montre à ma fille, si je ne reviens pas.

Puis, s'adressant à ceux qui dirigent la manoeuvre des "bennes":

—Descendez, dit-il.

La "benne" descend; alors, levant la tête vers celui auquel il a remis sa montre:

—Tu lui diras que son père l'embrasse.

La "benne" est descendue. L'ingénieur appelle. Cinq mineurs arrivent. Il les fait monter dans la "benne". Pendant qu'ils sont enlevés, il pousse de nouveaux cris, mais inutilement: ses cris sont couverts par le bruit des eaux et des effondrements.

Cependant, les eaux arrivent dans la galerie, et à ce moment l'ingénieur aperçoit des lampes. Il court vers elles, ayant de l'eau jusqu'aux genoux, et ramène trois hommes encore. La "benne" est redescendue, il les fait placer dedans et veut retourner au-devant des lumières qu'il aperçoit. Mais les hommes qu'il a sauvés l'enlèvent de force et le tirent avec eux dans la "benne", en faisant le signal de remonter. Il est temps, les eaux ont tout envahi.

Ce moyen de sauvetage est impossible. Il faut recourir à un autre. Mais lequel? Autour de lui, il n'y a presque personne. Cent cinquante ouvriers sont descendus, puisque cent cinquante lampes ont été distribuées le matin; trente lampes seulement ont été apportées à la lampisterie: c'est cent vingt hommes qui sont restés dans la mine. Sont-ils morts? sont-ils vivants? ont-ils pu trouver un refuge? Ces questions se posent avec une horrible angoisse dans son esprit épouvanté.

Au moment où l'ingénieur constate que cent vingt hommes sont enfermés dans la mine, des explosions ont lieu au dehors à différents endroits; des terres, des pierres sont lancées à une grande hauteur; les maisons tremblent comme si elles étaient secouées par un tremblement de terre. Ce phénomène s'explique pour l'ingénieur: les gaz et l'air refoulés par les eaux se sont comprimés dans les remontées sans issues, et là où la charge de terre est trop faible, au-dessus des affleurements, ils font éclater l'écorce de la terre comme les parois d'une chaudière. La mine est pleine; la catastrophe est consommée.

Cependant, la nouvelle s'est répandue dans Varses; de tous côtés la foule arrive à la Truyère, des travailleurs, des curieux, les femmes, les enfants des ouvriers engloutis. Ceux-ci interrogent, cherchent, demandent. Et comme on ne peut rien leur répondre, la colère se mêle à la douleur. On cache la vérité. C'est la faute de l'ingénieur. A mort l'ingénieur, à mort! Et l'on se prépare à envahir les bureaux où l'ingénieur, penché sur le plan, sourd aux clameurs, cherche dans quels endroits les ouvriers ont pu se réfugier et par où il faut commencer le sauvetage.

Heureusement, les ingénieurs des mines voisines sont accourus à la tête de leurs ouvriers, et avec eux les ouvriers de la ville. On veut contenir la foule, on lui parle. Mais que peut-on lui dire? Cent vingt hommes manquent. Où sont-ils?

—Mon père?

—Où est mon mari?

—Rendez-moi mon fils!

Les voix sont brisées, les questions sont étran-

glées par les sanglots. Que répondre à ces enfants, à ces femmes, à ces mères?

Un seul mot: celui des ingénieurs réunis en conseil: "Nous allons chercher, nous allons faire l'impossible."

Et le travail de sauvetage commence. Trouverait-on un seul survivant parmi ces cent-vingt hommes? Le doute est puissant, l'espérance est faible. Mais peu importe. En avant!

Les travaux de sauvetage sont organisés comme le magister l'avait prévu. Des "bennes" d'épuisement sont installées dans les trois puits, et elles ne s'arrêteront plus ni jour ni nuit, jusqu'au moment où la dernière goutte d'eau sera versée dans la Divonne.

En même temps on commence à creuser des galeries. Où va-t-on? on ne sait trop, un peu au hasard; mais on va. Il y a eu divergence dans le conseil des ingénieurs sur l'utilité de ces galeries qu'on doit diriger à l'aventure, dans l'incertitude où l'on est sur la position des ouvriers encore vivants; mais l'ingénieur de la mine espère que des hommes auront pu se réfugier dans les vieux travaux, où l'inondation n'aura pas pu les atteindre, et il veut qu'un percement direct, à partir du jour, soit conduit vers ces vieux travaux, ne dût-on sauver personne.

Ce percement est mené sur une largeur aussi étroite que possible, afin de perdre moins de temps, et un seul piqueur est à l'avancement; le charbon qu'il abat est enlevé au fur et à mesure, dans des corbeilles qu'on se passe en faisant la chaîne; aussitôt que le piqueur est fatigué il est remplacé par un autre.

Ainsi sans repos et sans relâche, le jour comme la nuit, se poursuivent simultanément ces doubles travaux: l'épuisement et le percement.

Si le temps est long pour ceux qui du dehors travaillent à notre délivrance, combien plus long encore l'est-il pour nous, impuissants et prisonniers, qui n'avons qu'à attendre sans savoir si l'on arrivera à nous assez tôt pour nous sauver!

Le bruit des "bennes" d'épuisement ne nous maintient pas longtemps dans la fièvre de joie qu'il nous avait tout d'abord donnée. La réaction se fit avec la réflexion. Nous n'étions pas abandonnés, on s'occupait de notre sauvetage, c'était là l'espérance; l'épuisement se ferait-il assez vite? c'était là l'angoisse.

Aux tourments de l'esprit se joignaient d'ailleurs maintenant les tourments du corps. La position, dans laquelle nous étions obligés de nous tenir sur notre palier, était des plus fatigantes; nous ne pouvions plus faire de mouvements pour nous dégourdir, et nos douleurs de tête étaient devenues vives et gênantes.

De nous tous Carrory était le moins affecté.

—J'ai faim, disait-il de temps en temps, magister, je voudrais bien le pain.

A la fin le magister se décida à nous passer un morceau de la miche sortie du bonnet de loutre.

—Ce n'est pas assez, dit Carrory.

—Il faut que la miche dure longtemps.

Les autres auraient partagé notre repas avec plaisir, mais ils avaient juré d'obéir, et ils tenaient leur serment.

—S'il nous est défendu de manger, il nous est permis de boire, dit Compeyrou.

—Pour ça, tout ce que tu voudras, nous avons l'eau à discrétion.

—Epuise la galerie.

Pagès voulut descendre, mais le magister ne le permit pas.

—Tu ferais ébouler un déblai; Remi est plus léger et plus adroit, il descendra et nous passera l'eau.

—Dans quoi?

—Dans ma botte.

On me donna une botte et je me préparai à me laisser glisser jusqu'à l'eau.

—Attends un peu, dit le magister, que je te donne la main.

—N'ayez pas peur, quand je tomberais, cela ne ferait rien, je sais nager.

—Je veux te donner la main.

Au moment où le magister se penchait, il partit en avant, et soit qu'il eût mal calculé son mouvement, soit que son corps fut engourdi par l'inaction, soit enfin que le charbon eût manqué sous son

pois, il glissa sur la pente de la remontée et s'engouffra dans l'eau sombre la tête la première. La lampe qu'il tenait pour m'éclairer roula après lui et disparut aussi. Instantanément nous fûmes plongés dans la nuit noire, et un cri s'échappa de toutes nos poitrines en même temps.

Par bonheur j'étais déjà en position de descendre, je me laissai aller sur le dos et j'arrivai dans l'eau une seconde après le magister.

Dans mes voyages avec Vitalis j'avais appris assez à nager et à plonger pour me trouver aussi bien à mon aise dans l'eau que sur la terre ferme; mais comment se diriger dans ce trou sombre?

Je n'avais pas pensé à cela quand je m'étais laissé glisser, je n'avais pensé qu'au magister qui allait se noyer, et avec l'instinct du terre-neuve je m'étais jeté à l'eau.

Où chercher? De quel côté étendre le bras? Comment plonger?

C'était ce que je me demandais quand je me sentis saisir à l'épaule par une main crispée et je fus entraîné sous l'eau. Un bon coup de pied me fit remonter à la surface: la main ne m'avait pas lâché.

—Tenez-moi bien, magister, et appuyez en levant la tête, vous êtes sauvés.

Sauvés! nous ne l'étions ni l'un ni l'autre, car je ne savais de quel côté nager: une idée me vint.

—Parlez donc, vous autres, m'écirai-je.

—Où es-tu, Remi?

C'était la voix de l'oncle Gaspard; elle m'indiqua ma direction. Il fallait se diriger sur la gauche.

—Allumez une lampe.

Presque aussitôt une flamme parut; je n'avais que le bras à allonger pour toucher le bord, je me cramponnai d'une main à un morceau de charbon, et j'attirai le magister.

Pour lui il était grand temps, car il avait bu et la suffocation commençait déjà: je lui maintins la tête hors de l'eau et il revint bien vite à lui.

L'oncle Gaspard et Carrory, penchés en avant, tendaient vers nous leurs bras, tandis que Pagès, descendu de son palier sur le nôtre, nous éclairait. Le magister, pris d'une main par l'oncle Gaspard, de l'autre par Carrory, fut hissé jusqu'au palier pendant que je le poussais par derrière. Puis quand il fut arrivé, je remontai à mon tour.

Déjà il avait retrouvé sa pleine connaissance.

—Viens ici, me dit-il, que je t'embrasse, tu m'as sauvé la vie.

—Vous avez déjà sauvé la nôtre.

—Avec tout ça, dit Carrory, qui n'était point de nature à se laisser prendre par les émotions, pas plus qu'à oublier ses petites affaires, — ma botte est perdue, et je n'ai pas bu.

—Je vais te la chercher, ta botte.

Mais on m'arrêta.

—Je te le défends, dit le magister.

—Eh bien, qu'on m'en donne une autre, que je rapporte à boire, au moins.

—Je n'ai plus soif, dit Campeyrou.

—Pour boire à la santé du magister.

Et je me laissai glisser une seconde fois, mais moins vite que la première et avec plus de précaution.

Echappés à la noyade, nous eûmes le désagrément, le magister et moi, d'être mouillés des pieds à la tête. Tout d'abord nous n'avions pas pensé à cet ennui, mais le froid de nos vêtements trempés nous le rappela bientôt.

—Il nous faut passer une veste à Remi, dit le magister.

Mais personne ne répondit à cet appel, qui, s'adressant à tous, n'obligeait ni celui-ci, ni celui-là.

—Personne ne parle?

—Moi, j'ai froid, dit Carrory.

—Eh bien, et nous qui sommes mouillés, nous avons chaud!

—Il ne fallait pas tomber à l'eau, vous autres.

—Puisqu'il en est ainsi, dit le magister, on va tirer au sort à qui donnera une partie de ses vêtements. Je voulais bien m'en passer. Mais maintenant je demande l'égalité.

Comme nous avions déjà été tous mouillés, moi jusqu'au cou et les plus grands jusqu'aux hanches, changer de vêtements n'était pas une grande faveur; cependant le magister tint à ce que ce changement s'exécût, et favorisé par le sort, j'eus la veste de Compeyrou; or, Compeyrou ayant des jambes aussi longues que tout mon corps, sa veste était